

POUR UNE CULTURE DU VIVANT

Hugues de Varine *

Les encyclopédistes du Siècle des Lumières avaient cru qu'il était possible de réaliser la synthèse des connaissances, d'unir la tradition et le modernisme, les lettres et les sciences, l'esprit et la matière. Deux siècles plus tard, cette unité fondamentale du passé et du futur est brisée et les hommes sont enfermés dans des catégories rigides. La révolution industrielle que les philosophes du XVIII^e appelaient et préparaient, qu'ils ont rendue possible, a été accompagnée d'une série de phénomènes qui, exerçant leur action en sens inverse, ont donné naissance à deux systèmes clos et indépendants, celui de la culture et celui de la technique.

Ce qui n'était au début que division peu dangereuse, car limitée au petit nombre de ceux qui possédaient à la fois la connaissance, par l'éducation et la tradition, et le pouvoir, par la politique et par l'argent, est devenu facteur de désintégration. Le système de la technique (qui inclut l'ensemble des sciences exactes et naturelles) a pris le contrôle de tous les problèmes matériels de la vie. C'est de lui que dépendent le bien-être, l'amélioration des niveaux de vie, l'allongement de la durée de la vie, la solution des difficultés engendrées par la démographie, les épidémies, les communications. C'est lui qui provoque la pollution et la réprime. C'est sur lui enfin que reposent les espoirs de développement (et de survie) de la majorité sous-développée de l'humanité. Il est donc de l'intérêt général qu'il fonctionne bien et soit efficace. Tous les savants, tous les techniciens, tous les administrateurs, tous les hommes politiques reconnaissent que cela n'est possible que si l'ensemble de la population joue le jeu. Pour recruter des techniciens, des ingénieurs, des ouvriers qualifiés, le niveau de l'enseignement doit être élevé et fonctionnalisé; il doit se faire en liaison plus étroite avec la recherche et l'industrie. Pour éviter les aliénations provoquées par l'excès de technologie mal assimilée, ou simplement subie, il faut d'une façon plus générale que tout le monde soit informé, soit à même d'adopter une attitude responsable ou même critique, se recycle, soit professionnellement, soit plus simplement pour apprendre à vivre avec son temps.

Dans le monde entier on a pris conscience, assez récemment, de cette nécessité d'une information scientifique. Aux États-Unis, pays post-industrialisés par excellence, des dizaines de musées se sont ouverts, consacrés aux sciences et aux techniques, dont les plus connus se trouvent naturellement

dans les principales métropoles : Philadelphie, Washington, Los Angeles, San Francisco, Chicago. On en trouve aussi de géants à Londres, Toronto, Munich, Milan, Moscou, Tokyo, Stockholm... Les pays en voie de développement se lancent plus tardivement dans la course, avec moins de moyens mais avec un sens plus aigu de l'urgence, car pour eux il est vital de faire participer la totalité de leurs populations à la poursuite du progrès. En Inde, c'est le Conseil de la Recherche Scientifique et Technique qui a provoqué le lancement d'un ambitieux programme de construction de musées provinciaux, dont les premiers éléments, à Calcutta et à Bangalore, tentent de mettre au point des méthodes de décentralisation à bon marché, adaptées aux conditions locales : petits musées locaux, unités mobiles ou expositions démontables transportées sur véhicules légers. Cela sur des thèmes directement adaptés aux besoins locaux : hygiène, techniques agricoles, communications et énergie. Des institutions analogues s'établissent au Vénézuéla, au Ghana, à Singapour, en Corée du Sud, au Brésil, en Égypte. Chose curieuse, elles abandonnent souvent le vocable de « musée », considéré comme trop culturel, pour prendre celui, plus neutre, de « centre ». Les méthodes d'information sur les sciences et les techniques sont de plus en plus sophistiquées et pourraient en remonter, dans certains cas, aux experts de la communication de masse. L'Évoluon, musée créé par la Société Philips à Eindhoven (Pays Bas), tente de faire tenir dans un édifice particulièrement conçu pour la communication totale l'ensemble des sciences et des techniques et leur message pour l'humanité. D'autres institutions, même moins riches, telles que le Musée de l'Hygiène à Dresde ou le Palais de la Découverte à Paris, ont contribué à établir de véritables pédagogies des sciences.

La télévision, pour sa part, comme la presse avant elle, a fortement contribué à cet effort d'information. Des professionnels de l'information scientifique audio-visuelle ou écrite existent maintenant dans tous les grands pays.

Un public immense existe pour ces programmes d'information et de formation. D'abord les scolaires qui y trouvent un commentaire idéal à des cours difficiles à suivre sans illustrations concrètes. Ensuite les adultes qui éprouvent le besoin de se tenir au courant ou de comprendre ce qui se passe autour d'eux. Lorsque le Palais de la Découverte de Paris présentait dans ses salles, ses couloirs, ses galeries,

pendant plusieurs nuits, l'un des voyages américains dans la lune, le succès fut extraordinaire et déborda les moyens mis en œuvre.

Du point de vue qualitatif, les constatations sont pessimistes. Le problème n'est pas de faire de l'information à sens unique, ou de la propagande technologique, mais de changer les gens, de créer un nouveau type d'homme, adapté à une vie nouvelle basée sur des connaissances et des techniques qui n'existaient pas au moment où notre civilisation s'est formée. Le fossé entre l'évolution des techniques et celle de l'homme se creuse chaque jour un peu plus, sans que les sociétés dites modernes puissent apparemment l'en empêcher. Le cycle du changement technique est d'environ cinq ans dans certains domaines, tandis que le cycle d'adaptation biologique de l'homme au changement est au mieux de vingt-cinq ans. Le rapprochement ne pourrait se faire qu'au prix d'un prodigieux effort de société, afin qu'un équilibre s'établisse entre les deux cycles et que, comme ce fut toujours le cas dans l'histoire de l'humanité, l'évolution culturelle supplée l'impuissance des mécanismes biologiques. Les responsables de demain doivent recevoir aujourd'hui les structures mentales qui leur permettront de s'adapter à des situations encore imprévisibles mais à coup sûr résultant de l'évolution des sciences et des techniques : responsabilité essentielle de l'action culturelle.

Les ruines de l'humanisme du XVIII^e siècle

En face, que trouvons-nous? Le système de la culture, tel qu'il s'est constitué depuis le XIX^e siècle sur les ruines de l'humanisme du XVIII^e et en réaction aux traumatismes engendrés par la révolution industrielle, s'est renfermé sur lui-même. Refusant la technique et les sciences exactes qui la sous-tendent, la culture s'est spécialisée dans les problèmes de l'esprit, dans la gestion et l'exploitation du patrimoine intellectuel, dans la création de nouveaux produits esthétiques.

Pour y arriver, elle a bénéficié de beaucoup d'atouts : elle a secrété des institutions spécifiques - musées, bibliothèques, centres culturels de toutes tailles, associations -, elle a mis en valeur le patrimoine; elle a privilégié la caste des artistes; elle a renforcé, plus récemment, le rôle des théâtres et celui du cinéma ou de la télévision. Malheureusement, elle a failli dans son adaptation au monde moderne et dans sa pédagogie. Elle a refusé le fonctionna-

* Ancien directeur du Conseil International des Musées.

lisme et à ce titre a cessé de jouer un rôle proprement culturel puisqu'elle n'aide plus l'homme à résoudre ses problèmes de vie autrement que par l'évasion. Certes on a nommé des animateurs scientifiques dans certains centres culturels, on a réservé à la vulgarisation scientifique des heures d'antenne à la radio et à la télévision, on a encouragé certains artistes entreprenants à utiliser des ordinateurs pour faire de la musique, des lasers pour réaliser des œuvres d'art, on a aidé les archéologues à utiliser les techniques de la radio-activité pour la datation ou l'identification des objets de fouilles, on a essayé de transformer les sciences humaines en sciences exactes en quantifiant tout, même l'inquantifiable. Mais jamais la science et la technique n'ont en réellement droit de cité dans le monde de la culture.

Maintenant encore, dans tous les pays post-industrialisés (et dans beaucoup d'autres par contagion), les seuls édifices de

L'innovation technologique, ici l'ordinateur, reste un champ encore peu exploré de la création artistique contemporaine.

tion permanente, malgré de grandioses déclarations, a abandonné toute ambition de développement de l'intellect pour se concentrer sur la tâche essentiellement rentable de formation professionnelle.

Le grand public : un non-public

Seconde conséquence : la grande majorité de nos contemporains, ceux qui constituent le grand public, sont devenus ce que l'on appelle pudiquement, dans les milieux intellectuels, un non-public : faute de pouvoir les attraper, on les nie. Seuls des privilégiés dotés de loisirs et de moyens financiers, visitent les musées ou les monuments; la grande masse n'y va pas. Le public des festivals, des maisons de la culture, des galeries, des expositions, des

théâtres, tourne en circuit fermé.

Troisième conséquence : dans de nombreux pays, la culture et ses agents sont ressentis comme des instruments d'aliénation ou même d'oppression au service d'un système. Dans certains pays totalitaires, c'est le ministère de la culture qui assume la propagande politique; dans les pays sous-développés, c'est une certaine action culturelle qui assure le prestige des gouvernements menacés et c'est le patrimoine qui fournit la publicité touristique.

Malgré tout, cette culture et son système conservent la jouissance exclusive d'un réseau remarquable d'institutions, de bâtiments, d'agents, le tout suréquipé et sous-employé. Ils ont le monopole de la plupart des moyens de communication. Cela ne pourrait se justifier que si le système culturel tout entier, depuis les ministères et administrations centrales, jusqu'aux institutions locales et à leurs programmes s'ouvraient largement à l'information scientifique et technique, à la culture réelle, populaire, faite de bricolage et de solutions aux problèmes matériels quotidiens, de pratique économique et de complexités subies. Il faudrait aussi que l'on admette la possibilité d'un « feedback » spontané, d'initiatives populaires non encadrées et non soumises aux codes et aux normes, tout comme, dans les pays du Tiers Monde, il faudrait que l'on reconnaisse aux autochtones le droit à l'invention et celui de refuser l'acculturation forcée, notamment en matière technologique.

Simplifié à l'extrême, le tableau se présente donc ainsi :

Le système de la technique est inséré dans la vie et représente actuellement le champ d'action privilégié de la culture, en ce qu'il est lié étroitement aux problèmes réels de l'homme. Cependant, faute de moyens de communication adéquats, il a tendance à s'enfermer dans un ghetto de savants et d'ingénieurs, laissant aux spécialistes de l'économie et de la publicité le soin d'assurer les tâches d'information; le système fonctionne pour la société, mais non avec et par la société : il ne peut donc atteindre de valeur culturelle.

Le système de la culture, pour sa part, s'est progressivement détaché de la vie réelle et de ses problèmes devenus l'apanage du technique, pour s'enfermer, avec tous ses moyens de communication, dans un ghetto d'intellectuels qui servent la culture et non la société.

Tout se passe comme si notre monde était devenu schizophrène, la science étant enfermée dans un cercle, la culture dans un autre, les communications entre les deux étant interdites. C'est donc une nouvelle culture qu'il faut inventer et accepter; une pédagogie nouvelle qu'il faut mettre au point; une politique nouvelle d'éveil de la conscience critique et de l'initiative qu'il faut appliquer. Nous l'appellerons la « Culture du Vivant ».

Des essais timides

Nous ne pouvons esquisser ici que certains aspects d'un nouveau système qui demanderait en réalité de nombreuses études, expériences, évaluations, avant de pouvoir exister de façon satisfaisante. Nous allons essayer d'en donner quelques principes qui apparaissent comme fonda-

mentaux et suggérer quelques méthodes, choisies parmi celles qui, dans un domaine ou un autre, en France ou ailleurs, ont fait leurs preuves.

Tout d'abord, les responsables, du gouvernement aux échelons locaux, des administrateurs aux spécialistes, doivent affirmer l'unicité de la culture, son extension à tous les domaines du vivant. D'où le refus de distinguer entre des sciences humaines de nature culturelle ou des sciences tout court et des techniques qui n'auraient pas leur place dans la culture. D'où aussi la certitude que la création d'une fonction technique et la création d'une fonction esthétique sont deux aspects complémentaires d'un même pouvoir de l'homme.

Sur cette base il sera possible d'entreprendre une réflexion théorique sur la culture et son contenu, qui s'intégrera dans l'ensemble des disciplines, tout en organisant leur coexistence et leur coopération.

Ainsi seront réunies les conditions de l'insertion institutionnelle de la science et de la technique dans la culture de chacun et de tous. Au-delà des méthodes et des programmes spécifiques de l'école, du centre culturel, du musée, de l'université, chaque établissement deviendra un instrument actif et responsable de développement intellectuel et culturel de la société post-industrielle. La discrimination devra cesser, définitivement, entre les institutions culturelles et les institutions scientifiques, sous peine de créer un gaspillage ridicule et une compétition qui nuirait à la fois à la crédibilité et à l'efficacité de chacune.

Des essais timides ont déjà été faits, dont le succès a toujours dépassé l'ambition. Un organisme national d'expositions itinérantes, créé en Suède en 1966, a réalisé l'intégration des sciences, des techniques et des disciplines de l'esprit; les musées américains ont depuis longtemps inséré l'environnement, les problèmes de la société technologique, les découvertes de la science dans leurs programmes. Certaines maisons de la culture en France ont découvert l'attraction exercée, sur une fraction du public non encore touchée, par les problèmes scientifiques, par l'aménagement du territoire, par les questions médicales. Les universités ont, un peu partout, ouvert leurs portes au travail multidisciplinaire de recherche et d'enseignement. Tout cela est en route, mais ponctuellement, sans politique affirmée, sans crédits suffisants.

Plus nécessaire encore est la création d'une nouvelle génération d'animateurs, qui seraient essentiellement des développeurs et non plus seulement les metteurs en scène, au propre et au figuré, d'une culture désintéressée et spiritualisée. Car l'action culturelle, à notre époque, doit être utile, elle doit d'abord servir l'homme. Pourtant il est de plus en plus nécessaire de promouvoir simultanément la conscience critique et la faculté d'initiative. Dans les deux cas l'information, la connaissance sont nécessaires, non seulement pour les décideurs et pour les héritiers, mais pour chacun des membres de la communauté. Solidaires entre eux, ceux-ci doivent renforcer leur solidarité par une maîtrise aussi parfaite que possible des mécanismes du monde qui les entoure. L'action culturelle devient donc pédagogie,

au sens le plus fort du terme. Ses agents sont des pédagogues. Son contenu recouvre exactement les contours de la vie.

Les méthodes possibles

Au-delà des principes et si ceux-ci sont adoptés, il reste à fixer des méthodes de travail. Certaines qui existent déjà méritent d'être étudiées, analysées, intégrées, adaptées... D'autres ne peuvent encore être qu'ébauchées et leur mise au point devrait à la fois rassembler les bonnes volontés et concentrer les moyens en crédits et en hommes.

Une nouvelle dimension du comportement individuel : l'action culturelle doit devenir une fonction, non pas subalterne mais essentielle, de tout responsable, de toute personne qui possède une part de connaissance, un rôle dans le développement. On pourrait y voir l'institutionnalisation du « tiers-temps pédagogique » pour tout le monde, à tout âge. Chaque individu, à sa place, devrait consacrer une part de son temps, soit à accroître sa propre information, soit à transmettre celle qu'il détient. Forme subtile de l'éducation permanente, ce recyclage continu, dans toutes les directions, est le moyen du progrès culturel. Le chercheur et le peintre, l'universitaire et le travailleur manuel doivent y contribuer, car chacun peut donner et recevoir quelque chose, être successivement ou à la fois enseignant et enseigné. Ainsi aucun aspect de la culture ne sera exclu et aucune nouvelle classification stérilisante ne pourra venir recréer une ségrégation de fait.

En conséquence, au lieu d'attendre des miracles d'une décentralisation autoritaire par en haut, une structure nouvelle se mettrait progressivement en place, à partir du bas, jusqu'au moment où elle serait prête à supplanter le système antérieur : ce n'est pas à une révolution autoritaire qu'il faut convier notre monde, dans ce domaine au moins, mais à un changement volontariste des attitudes individuelles. Naturellement les structures gouvernementales et mentales peuvent provoquer l'échec du changement, avant même le décollage; aussi est-il indispensable de constituer d'abord les conditions minimum du succès. Les associations bénévoles, les institutions locales peuvent en fournir le moyen : il suffit de les encourager à reprendre l'initiative. Des exemples utiles peuvent être trouvés en Chine populaire (l'alternance du travail manuel et intellectuel peut être considérée comme l'une des clés de l'adaptation culturelle au monde moderne), aux États-Unis (la multiplication encouragée des clubs, centres culturels, musées, par création spontanée, au niveau du quartier ou de la petite agglomération fournit une réponse pour les sociétés libérales), en Europe du Nord (les universités populaires et leur polyvalence), en France même (le CUCES de Nancy et l'écomusée du Creusot/Montceau-les-Mines).

De nouveaux codes

Les pédagogues du monde moderne, chose curieuse, ne respectent plus les classifications et les codes anciens. McLuhan, Illich, Paulo Freire, Mao Tse Toung, au-delà de leurs divergences idéologiques, utilisent ou réclament des codes qui ne fassent plus de mention distincte des



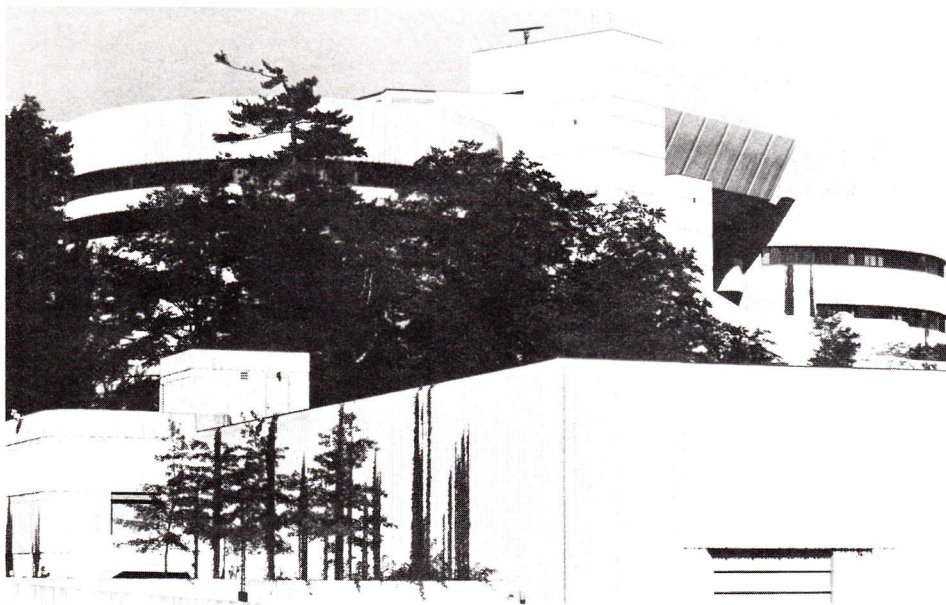
*Chicago Museum
of Science and Industry.
Visualisation du hasard :
10 000 balles de plastique dessinent
une courbe en cloche.*



*Adultes et enfants mêlés :
expérience sur la cryogénie
dans un centre scientifique américain.*



*Muséobus scientifique
dans les faubourgs de Calcutta (Inde).*



*L'Ontario Science Center,
à Toronto (Canada)
fonde ses présentations sur un renouvellement
des pédagogies et des techniques
de communication.*

arts, de la science, de la technique. Sans renier le patrimoine et sans glorifier le modernisme, ils demandent ou proposent l'établissement de critères originaux, pour la compréhension et pour le jugement, qui correspondent précisément aux exigences de la société post-industrielle dont nous bénéficions ou que nous subissons, selon notre place sur la carte ou sur l'échelle sociale.

Une nouvelle politique de la culture ?

Au-delà des mots, et sans vouloir changer du jour au lendemain des vocabulaires enracinés, pourquoi les responsables gouvernementaux ne créeraient-ils pas les conditions favorables à une politique culturelle radicalement différente de l'actuelle en favorisant les regroupements naturels des actions de nature culturelle, à partir de la base ? Sans toucher, dans un premier temps, à une techno-structure trop bien implantée pour pouvoir se démanteler sans risques, on encouragerait dans les communes, les départements, les régions, les regroupements horizontaux d'associations et les coopératives d'institutions, dans les domaines de l'éducation scolaire et populaire, de la culture traditionnelle, de la jeunesse, de l'environnement, des activités sociales. Tout projet coopératif visant à l'intégration consciente de l'homme dans une société technicienne et de la technique dans l'écologie humaine, serait systématiquement favorisé et aidé concrètement. Les projets et suggestions faits dès 1970 à cet effet et parfois répétés ou réalisés depuis (comme en Picardie), fourniraient des points de départ : création de fédérations locales ou régionales, de banques de données culturelles, mobilisation des « leaders » et des institutions sur des projets de développement, examen des modalités d'utilisation de la télévision comme un moyen de culture populaire, prise en considération de moyens modernes de communication comme le magnétoscope, etc.

Des institutions rénovées : on a vu que toutes les institutions pouvaient et devraient constituer un réseau, une toile d'araignée, recouvrant tout le territoire et servant l'ensemble de la population, mais cela à condition d'en renouveler les statuts, les règles de fonctionnement, l'attitude des responsables administratifs comme professionnels. Dans une caté-

gorie appelée pour plus de commodité « Centres de développement communautaire », on pourrait ranger toutes les institutions publiques ou privées qui accepteraient de se transformer en agences de la nouvelle culture : foyers de collecte, d'organisation et de diffusion de l'information, creusets de l'initiative et de l'imagination créatrices, instruments de communication et d'éducation à double sens. L'Agora de Dronten (Pays Bas), le Anacostia Neighborhood Museum à Washington (États-Unis), les groupes de la Free Farmers Federation aux Philippines, tant d'autres mouvements restés à l'état d'expériences isolées serviraient de base à cette entreprise.

Les techniques, elles-aussi, existent ; mises au point à New York (exposition « Can Man Survive », 1969), aux Pays Bas (Evoluo d'Eindhoven), en Inde (réseau de Muséo-bus au Bengale occidental), en Allemagne (Deutsches Museum de Munich) au Brésil (mouvement d'alphabétisation lancé en 1963 par Paulo Freire dans le Nord-Est), en Grande-Bretagne (activités éducatives de la Town and Country Planning Association), au Canada (Ontario Science Center, à Toronto), elles constituent déjà en elles-mêmes un ensemble remarquable et un renouvellement des pédagogies et des techniques de communication. On peut aisément y associer la promotion des clubs de jeunes (Clubs Jean Perrin du Palais de la Découverte de Paris, clubs scientifiques analogues au Ghana et au Chili), la multiplication des émissions scientifiques à la radio ou à la télévision et des cinémathèques scientifiques. Le recyclage systématique des agents de l'action culturelle, l'encouragement donné aux jeunes scientifiques à faire une carrière dans la vulgarisation ennoblie sous le vocable moderne d'animation, le choc psychologique constitué par la vue des plus grands savants descendant dans l'arène, c'est-à-dire à l'école ou dans la rue, pour se préoccuper de l'insertion biologique et mentale, culturelle en un mot, de leurs contemporains dans le monde technique qu'ils créent sans cesse : tout cela aboutirait, si on le voulait vraiment, à la culture du vivant, partagée par chacun, au service de tous.

H. de V.